

V

L'ISLAM MAROCAIN

Au premier abord, le titre de cette conférence peut paraître une sorte d'hérésie. *L'Islam Marocain*. Y a-t-il donc plusieurs Islams ? Évidemment non : l'Islam est *un* et il est strictement inexact de parler d'un Islam particulier à un pays ou à une région. D'autre part, il faut bien reconnaître que si le dogme musulman, inaltérable et invariable dans sa simplicité, reste toujours partout le même, sans pouvoir subir aucune modification, il n'a pas, comme un rouleau, égalisé tous les territoires de l'Islam et il a encore bien moins rendu semblables entre eux les habitants de ces différents territoires.

On peut à cette occasion citer une fois de plus la vieille formule bien connue, que, si les religions modifient les peuples, les peuples modifient les religions, si ce n'est dans leurs dogmes, au moins dans leurs conséquences : il arrive même souvent que la conversion de certains peuples n'est, au fond, pas autre chose qu'une sorte d'adaptation parfois superficielle de la religion nouvelle, aux mœurs et aux coutumes locales, sans que ces mœurs et ces coutumes soient d'ailleurs sensiblement modifiées. La religion n'est certainement pas le seul facteur de l'éducation des peuples, la seule cause du niveau de leur civilisation : elle est elle-même comprise et pratiquée selon ce niveau de civilisa-

tion, auquel elle peut sans doute contribuer dans une certaine mesure et dont il ne faudrait pas, je crois exagérer l'importance

Ceci admis, il est évidemment possible de dire qu'il y a un Islam Marocain, différent sous bien des rapports de celui d'Égypte, de Turquie, de Syrie, de la Perse ou des Indes, mais qui n'en est pas moins l'Islam. Comme le dit M. A. Le Chatelier, Professeur au Collège de France, dans une étude sur « Nos Musulmans d'Afrique », parue dans la Grande Revue en 1915 : « Ne confondons pas notre Islam Africain avec les autres. N'ébranlons pas son équilibre... Beaucoup, faute de loisirs pour connaître l'Islam, en confondent les peuples sous l'étiquette du mot. La religion musulmane est comme les autres. Elle n'a pas le privilège d'unir politiquement des nationalités ennemies ». Cette opinion d'un homme qui connaît si bien les choses musulmanes peut se résumer en deux mots : l'idéal de l'Islam n'a pas pu se réaliser. Cet idéal n'avait pas besoin d'un préfixe grec pour exprimer l'idée d'unité, et le seul fait qu'il a fallu fabriquer le mot de Panislamisme pour essayer de faire croire à la réalisation de cet idéal, prouve encore davantage qu'il est irréalisable. Cependant, si la réalisation du rêve est impossible, l'idée peut être exploitée par ceux qui pensent avoir intérêt à créer des troubles dans l'Islam à leur seul profit. Ce manque d'unité politique, causé par les différences de climat, de races, de besoins, de coutumes, par la différence également du niveau de civilisation des peuples au moment de leur conversion à l'Islam, se constate quelquefois dans un même pays, entre ses différentes régions.

Nous pouvons donc arriver à cette conclusion que l'expression d'Islam Marocain, qui semblait à première vue créer dans l'Islam une compartimentation inexacte, exprime peut-être elle-même une idée trop générale et donne l'impression d'une unité qui n'existe pas dans la réalité.

J'ai déjà eu l'occasion de vous parler de la compartimentation du Maroc et beaucoup d'entre vous, qui ont successivement

habité des régions différentes du pays, ont pu s'en rendre compte

L'Islam, en arrivant ici, n'a pas trouvé un pays constituant un bloc, avec une unité de races, de gouvernement et de religion mais au contraire, semble-t-il, des confédérations de tribus, en lutte les unes contre les autres, pratiquant soit le judaïsme, soit le christianisme, soit des religions païennes faites sans doute d'un mélange d'idolâtrie locale avec des souvenirs de cultes romains et phéniciens. Au point de vue politique, il a trouvé dans le Nord, avec le comte Julien, un reste d'autorité byzantine mélangée d'influence visigothe et c'est tout. Le reste du pays devait vivre dans l'anarchie sous le gouvernement de chefs berbères dont les descendants sont peut-être ceux que nous retrouvons aujourd'hui sous la forme de familles maraboutiques. Selon les régions, ces chefs pouvaient être juifs, chrétiens ou idolâtres. L'élément juif, en effet, avait à cette époque une importance considérable. Pour s'en rendre compte, il faut jeter un rapide coup d'œil sur ce qui se passait en Espagne : l'histoire des deux pays reste en effet, pendant longtemps, une seule histoire. Sans remonter aux origines, ce qui nous conduirait trop loin, nous pouvons simplement constater que vers la fin du sixième siècle, au moment où l'autorité de Byzance commençait à disparaître du Maroc, il y a eu une manifestation de vitalité berbère tout à fait remarquable et que ces berbères étaient juifs en grand nombre, si ce n'est en majorité. Des relations commerciales s'étaient établies entre les juifs du Maroc et ceux d'Espagne, qui eurent pour conséquence une persécution dirigée par le clergé espagnol sous le règne du roi visigoth Sisebuth, vers 612. Un grand nombre de ces juifs se réfugièrent au Maroc où ils apportèrent à leurs coreligionnaires berbères une certaine civilisation. Ils revinrent en partie en Espagne quelques années plus tard et y furent, comme nous le verrons, l'objet de nouvelles persécutions.

Mais, il s'était formé en Afrique de véritables états juifs

auxquels se heurtèrent les conquérants arabes. Koceila El-Aourabi, qui semble avoir été le chef du premier empire formé des confédérations berbères réunies contre Oqba, le premier conquérant arabe, était juif. C'était une juive également, la Kahina, cette reine de l'Aurès qui succéda à Koceila vers 688 et dont les fils, après sa mort, en 704, se convertirent à l'Islam et contribuèrent, avec leurs contingents berbères, à la conquête du Maroc et de l'Andalousie sous les ordres de Mousa ben Noceir, en 710.

Pendant que se passaient en Afrique ces graves événements, où la population juive du pays jouait un rôle important en s'opposant à la pénétration musulmane, les juifs d'Espagne, persécutés à nouveau par les Visigoths, demandaient, vers 694, l'appui des juifs du Maroc pour organiser un soulèvement général qui ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un Empire juif.

Ainsi, tandis que les juifs d'Afrique et les tribus berbères judaïsées luttaient victorieusement contre les conquérants arabes, les juifs d'Espagne cherchaient, avec le concours des juifs du Maroc, à s'affranchir du joug des Visigoths. Il y a là, pour le moins, une coïncidence remarquable. La tentative des juifs d'Espagne fut cruellement réprimée et ils furent presque anéantis. La défaite et la mort de la Kahina achevèrent de ruiner momentanément les espérances juives; mais il semble bien qu'elles reprirent, en Espagne du moins, quelques temps après la conquête musulmane.

Il semble établi qu'un grand nombre de juifs se trouvaient dans l'armée de Mousa ben Noceir pour faire la conquête de l'Andalousie ou tout au moins qu'ils suivaient cette armée. En effet, dès 711, les juifs qui, depuis la persécution de 694, avaient presque complètement disparu d'Espagne, y apparaissaient tout à coup nombreux et bientôt florissants. Pressurés par les musulmans comme ils l'avaient été autrefois par les chrétiens, les juifs se révoltèrent sous le commandement d'un juif berbère nommé Kaoulan. Cette insurrection fut écrasée comme les autres. D'ail-

leurs, il y avait chez les populations juives d'Afrique et d'Espagne, les mêmes divisions qui n'ont pas tardé à morceler la société musulmane elle-même ; de telle sorte que l'on peut retrouver entre les musulmans de différentes origines, les mêmes causes d'antagonisme qui existaient entre les juifs africains et les juifs d'Asie et d'Europe, et qui ne sont pas autre chose que le « résultat du choc de civilisations différentes, professant les mêmes croyances fondamentales, mais opposées les unes aux autres dans leurs applications et dans leurs conceptions sociales ». Sans doute, les divisions des populations berbères du Maroc entre elles, facilitaient aux conquérants arabes leur œuvre de pénétration et de conversion, mais d'autre part, l'unification des peuples qui était le but idéal de cette conversion était du fait même rendu presque impossible. Les convertisseurs parvenaient bien à faire prononcer aux fractions séparées et souvent hostiles entre elles, la formule de la profession de foi musulmane ; les nouveaux convertis souvent ne la comprenaient même pas, et introduisaient dans le culte nouveau les croyances et les superstitions de leurs cultes anciens ; de sorte que l'Islam lui-même se trouvait déformé par des déformations différentes selon les régions et, non seulement il était impuissant à créer une unité politique et sociale, mais son principe supérieur d'unité religieuse se trouvait lui-même atteint.

Cet aperçu forcément incomplet de l'état de division où se trouvait le Maroc, au moment de l'arrivée de l'Islam, peut cependant suffire à expliquer le peu d'unité que nous pouvons constater encore aujourd'hui entre les différentes régions du pays. A ces causes qui datent des premiers jours de l'islamisation du Maroc, s'en est ajoutée une autre au moment de l'arrivée des tribus hilaliennes amenées par l'Almohade Yakoub El-Mançour, à la fin du douzième siècle. La présence de ces tribus arabes, occupant une partie du territoire des berbères, avait accentué ce manque d'unité que l'installation des tribus arabes Maakil,

amenées par les Saadiens au seizième siècle, devait augmenter encore. D'autre part, il y avait peut-être, à tout prendre, moins de distance intellectuelle et sociale entre les bédouins d'Arabie et les berbères du Maroc, qu'entre ces mêmes bédouins et les populations de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, pénétrées par les vieilles civilisations. L'Islam primitif, sans complications mystiques ni théologiques, se composant uniquement de la profession de foi par laquelle on atteste l'unité de Dieu et la mission du Prophète, accompagnée de quelques obligations que l'on remplissait d'ailleurs plus ou moins mal, devait satisfaire également la simplicité des arabes du Hedjaz et celle des berbères. On pourrait donc arriver à cette conclusion que l'Islam marocain, malgré la compartimentation du pays, malgré les différences de races, forme cependant un tout, composé sans doute de parties différentes les unes des autres sous bien des rapports, un tout dans lequel si j'ose dire, il a y des trous et des bosses, mais qui n'en constitue pas moins une unité.

L'année dernière, en parlant des Confréries religieuses, j'ai essayé déjà de donner une idée de la compartimentation du Maroc avant l'arrivée de l'Islam, pour expliquer la facilité avec laquelle se sont créées dans les tribus berbères ces nombreuses zaouïas qui nuisent à l'unité politique du pays; elles nuisent à l'unité de la religion officielle dont le Sultan est le seul Imam, les Oulama les seuls gardiens. Cela m'avait amené à parler des sectes kharedjites, de l'hérésie des Berghouata et de toutes ces manifestations, qui, sous une apparence religieuse, ne sont au fond pas autre chose que le tenace sentiment d'indépendance des berbères vis-à-vis de toute autorité étrangère, même musulmane. Je n'y reviendrai pas; mais j'ai peut-être à ce propos négligé un peu trop de parler des influences juives, qui, ainsi que nous venons de le voir, semblent cependant avoir joué un rôle important dans toute cette période de l'histoire du Maroc. Une histoire des juifs au Maroc, appuyée sur des documents sérieux,

a été faite dans les volumes IV et VI des Archives Marocaines, par M. Slousch ; je vous conseille de la lire : elle ouvre des horizons tout à fait intéressants et entre autres renseignements curieux, on y trouve que d'après certaines traditions, il y aurait eu une émigration de juifs arabes en Afrique et jusqu'au Maroc, avant la conquête musulmane. En 628, le Prophète s'était emparé du territoire des juifs de Khaïbar, dans le Yémen, et il en avait chassé les habitants, les obligeant même à quitter l'Arabie. Les uns se retirèrent dans l'Iraq et dans la Syrie, les autres passèrent en Afrique, et après avoir traversé le désert où quelques-uns d'entre eux s'établirent, ils finirent par arriver au Maghreb El-Aqça.

L'introduction de la langue et des mœurs arabes parmi les juifs du Maroc et parmi les berbères avait donc commencé un certain temps avant la conquête du pays par les musulmans et avant l'arrivée des juifs asiatiques à leur suite. Ces juifs, en arrivant en Afrique, avaient remplacé dans les villes les grecs et les romains qui s'étaient enfuis. Ce sont eux, dit M. Slousch, en terminant ce passage de son article, qui furent les intermédiaires entre les populations de l'Afrique et les conquérants arabes.

Sans doute, il ne s'agit là que d'une tradition qui ne constitue peut-être pas absolument une vérité historique, mais qui ne laisse pas que d'être assez séduisante, d'autant plus qu'elle évoque ces traditions légendaires que l'on retrouve si souvent dans les tribus et qui tendent toujours à leur donner une origine orientale.

Vous avez certainement remarqué comme moi cette tendance et d'ailleurs la possibilité pour les arabes d'Oqba et de Mousa, de s'entendre avec les berbères africains, semble avoir nécessité la présence d'intermédiaires, ou tout au moins d'interprètes. Il ne semble pas qu'il y ait eu au Maroc des résistances berbères analogues à celles de Koceila et de la Kahina. La résistance a pris une autre forme, celle des schismes et des hérésies d'abord,

celles des zaouïas et des confréries ensuite. Mais il ne s'agissait, dès l'origine que d'une application plus ou moins hétérodoxe des principes musulmans et non d'une résistance à l'Islam lui-même.

En étudiant de près la façon dont les populations berbères ont reçu les principes musulmans, on peut avoir le sentiment qu'elles y étaient déjà préparées. Sans doute, une certaine idée de la Révélation et de la Prophétie pouvait être répandue chez eux par le judaïsme et le christianisme qui comptaient au Maroc de nombreux adeptes, mais la révélation du Prophète Mohammed elle-même ne leur était peut-être pas complètement inconnue et il semble qu'ils en avaient déjà entendu parler.

D'une part, le bruit de l'arrivée des arabes apportant la religion nouvelle avait dû se répandre dans les tribus et, ainsi que nous l'avons vu, une tradition affirme que les juifs de Khaïbar s'étaient enfuis jusqu'au Maroc où ils avaient annoncé la mission du Prophète. Une tradition analogue se retrouve, par une coïncidence singulière, dans une légende musulmane, celle des Regraga : elle est apportée même sous des formes différentes. J'y ai fait allusion rapidement l'année dernière en parlant des Berghouata, et je vous demande d'y revenir avec un peu plus de détails.

D'après la légende rapportée par la Çalouat El-Anfas de Mohammed ben Djafar El-Kittani, il s'agit tantôt de sept Regraga, tantôt de deux et d'après d'autres, d'un seul Regragui : la version la plus répandue est qu'ils étaient sept. Voici leurs noms qui ne sont pas orthographiés de la même façon dans les différents textes cités dans la Çalouat.

1° Sidi Ouasmân ou Ouasmîn, enterré au Djebel Hadid.

2° Sidi Boubeker Achammach ou ben Chamas, dans les Chiadma, à la Zaouïa d'Aqermoud.

3° Son fils, Sidi Çalih, enterré avec lui.

4° Sidi Abdallah ou Abou Abdallah (Mohammed) Adnas, enterré à Touabet, dans les Chiadma.

5° Sidi Aïsa Boukhabia, dont le tombeau est sur les bords du Tensift, près de celui de Sidi Abdallah Adnas.

6° Sidi Yala ben Meçlin ou ben Atal, père de Sidi Chiker ou Chaker, et enterré, suivant les uns, à Amesken Ou Amsiken, selon les autres, au Ribat de son fils Sidi Chiker, à la Mamoura.

7° Sidi Saïd Aïbqa, ou Abou Ibqa, à Tamazet, ou à la Talaat des Chiadma.

Ces sept personnages se rendirent auprès du Prophète, à la Mecque, avant l'hégire, lui parlèrent en berbère : il leur répondit dans la même langue, les convertit, et les renvoya dans leur pays pour y répandre l'Islam. Ces Regraga furent donc les premiers musulmans du Maroc, et plus tard, leurs descendants prétendirent que leurs ancêtres étaient des *Çahaba*, des compagnons du Prophète. Les savants arabes ont longuement discuté la question : ils n'ont en général pas admis les prétentions des Regraga établies sur une légende évidemment contestable ; mais les Regraga n'ont pas renoncé à leurs prétentions et restent encore convaincus de la haute noblesse religieuse de leur origine et du rôle considérable que leurs ancêtres ont joué dans l'islamisation du pays.

Fidèle à ma manie de croire qu'il y a toujours quelque chose derrière une légende, et convaincu d'autre part que nous ne savons pas grand chose du Maroc à l'époque où l'Islam y a pénétré, je me demande toujours ce qu'il y a derrière la légende de Regraga. J'avais pensé, et j'ai exposé ce point de vue l'année dernière, que le Prophète chez lequel les Regraga s'étaient rendus, était tout simplement Çalih ben Tarif, le prophète des Berghouata ; je trouvais là une explication plausible du Prophète répondant aux Regraga dans leur langue ; le voyage de ces Regraga, des Chiadma à la Tamesna, me paraissait également plus probable que leur voyage jusqu'à la Mecque, que rien ne semble pouvoir expliquer. Je sais bien que l'auteur de la Çalouat, d'après d'autres auteurs, cherche à expliquer la démarche des Regraga

en disant que leurs ancêtres étaient chrétiens, qu'ils savaient par eux la mission dont le Prophète Mohammed devait être chargé un jour et qu'ils l'attendaient. J'avoue que cette explication me paraît compliquer encore les choses ; que les Regraga aient été chrétiens, c'est possible : nous savons qu'il y a eu des chrétiens au Maroc parmi les berbères ; mais dire que c'est parce qu'ils étaient chrétiens qu'ils attendaient l'arrivée du prophète Mahomet, cela me paraît une explication bien musulmane. Je crois qu'il faut, de tout cela, ne retenir qu'une chose, c'est que les Regraga étaient chrétiens ou tout au moins qu'il y a eu des chrétiens parmi eux.

Mais voici une autre légende des Regraga, qui est rapportée par M. le Lieutenant Desgranges, Chef du Bureau de Tanant, dans une remarquable étude sur les Zaouïas et les Confréries de l'Entifa ; il ne s'agit plus de berbères venus du Maroc en Arabie à la recherche du Prophète, mais de berbères qui habitent avec le Prophète et sont envoyés par lui au Maroc pour y répandre l'Islam.

On revient ainsi, sous une forme autre, à l'idée de gens qui, comme les juifs de Khaïbar, auraient apporté au Maroc la nouvelle de la mission du Prophète.

La légende rapportée par M. le Lieutenant Desgranges présente même cette particularité qu'elle ne s'applique pas seulement aux Regraga, mais aux Beni Dghough et aux Cenhadja, c'est-à-dire à trois grandes tribus berbères, qui seraient toutes trois venues d'Arabie au Maroc pour y apporter l'Islam. On retrouve là les prétentions de la plupart des tribus berbères, d'avoir une origine orientale, prétention qui, pour certaines d'entre elles au moins, peut-être justifiée par le souvenir vague d'une migration très ancienne qu'il est, jusqu'à présent, impossible d'établir sur des données historiques certaines. Cette légende m'a paru très intéressante et très instructive, et je vous demande la permission de vous la résumer : « Les Regraga, les Beni Dghough

et les Cenhadja sont les premières tribus qui aient eu foi en la mission de Mahomet.

Dieu avait ordonné au Prophète par l'intermédiaire de l'archange Gabriel, d'envoyer au Maroc des Représentants de ces trois tribus pour y répandre l'Islam : Mahomet les fit partir en ajoutant que s'il envoyait d'autres émissaires que des gens des Regraga, Beni Dghough et Cenhadja, personne ne les croirait. Le Prophète mit à leur tête Sidi Ouasmin Er-Regragui, à qui se joignirent six autres Regraga : Sidi Saïd Sabecq, Sidi Çalih, Sidi Abdallah ben Çalih, Sidi Alla ben Yala (père de Sidi Chiker), Sidi Boubeker Chema, Sidi Aïsa Boukhabia. (A quelques petites différences près, ce sont les mêmes noms que ceux donnés dans l'autre légende). Sidi Ouasmin dit au Prophète : « Je ne connais pas le chemin ». Pour toute réponse Mahomet tendit trois doigts desquels les représentants des trois tribus reçurent chacun une rivière d'*Annour*, (c'est-à-dire un flot de lumière pour les guider) et ils partirent.

Lorsqu'ils arrivèrent à la mer, Sidi Ouasmin prononça ces paroles : « Calme toi O ! mer » ; elle se calma et Sidi Ouasmin et sa suite la traversèrent comme s'il s'était agi d'une bande de terre. (Il semble que l'on peut retrouver là un souvenir du passage de la mer Rouge par les juifs). Ils arrivèrent ainsi, prêchant l'Islamisme, jusqu'à Rabat El-Fath. (Il y a là un anachronisme évident : Ribat El-Fath, la Rabat actuelle, a été fondée par Yaçoub El Mançour, à la fin du douzième siècle), cela permet de penser que cette légende a été faite ou au moins augmentée postérieurement à cette date. De là, ils se rendirent dans le Sous, après avoir livré à Kaïffa, ancien nom de Dar El-Beïda, dit la légende, une sanglante bataille à la Mehalla d'un individu nommé *Sandid El-Aouar* (Çandid, avec un *çad*, n'est pas un nom propre ; cela signifie chef, prince, homme fort riche et violent, etc. On peut donc traduire Çandid El-Aouar, par le Prince ou le Chef borgne, ou mauvais). Sandid fut d'ailleurs tué dans cette bataille.

Sidi Ouasmin proposa aux Cenhadja et aux Beni Dghough, de l'accompagner pour rendre compte au Prophète du résultat de leur mission ; ils refusèrent, mais les six Regraga partirent avec lui.

Ainsi, d'après cette légende, ce n'est pas pour aller recevoir l'enseignement du Prophète que les sept Regraga sont allés du Maroc à la Mecque, mais pour aller lui rendre compte de la mission qu'il leur avait donnée.

Je passe sur la rencontre du Prophète avec les Regraga de retour de leur mission et sur leur conversation en berbère. L'emploi de cette langue pouvait à la rigueur s'expliquer si ce n'est de la part du Prophète, au moins de celle des berbères Regraga, venant de leur pays, conformément à la première légende, à la recherche de l'Islam ; il ne s'explique vraiment plus dans la deuxième légende de la part de ces mêmes Regraga, envoyés d'Arabie où ils devaient habiter, et sans d'ailleurs que cette même légende laisse supposer qu'ils se soient entretenus en berbère avec le Prophète pour recevoir leur mission. Ils auraient donc oublié l'arabe pendant leur voyage. Bref, il y a là, comme dans l'autre récit, une série d'invraisemblances qui ne supportent pas la critique, mais qui, d'autre part, n'enlèvent pas le très réel intérêt de ces deux légendes. On sent qu'elles ont été l'une et l'autre fabriquées, comme la plupart des légendes, sur des événements historiques véritables, mais déformés et placés sur un même plan, en ajustant les uns aux autres pour les besoins du récit des événements séparés peut-être par des siècles, sans tenir aucun compte de la perspective.

Mais, je continue la deuxième légende : Après avoir remercié et félicité les Regraga de leur mission, le Prophète les invita à repartir pour aller rejoindre les Beni Dghough et les Cenhadja qui étaient restés au Maroc, et leur remit un Livre, (c'est-à-dire le Livre, le Coran) renfermant les règles de la religion musulmane .D'après une autre version le *Kitab* dont il s'agit n'était

pas un livre, mais une lettre nommant Sidi Ouasmin chef des trois tribus.

Ils se mirent en route et en arrivant dans le Sous, ils retrouvèrent leurs compagnons et leur annoncèrent qu'ils apportaient le « Livre » du Prophète.

Ce soir là, ils campèrent dans un champ appelé Lalla Tizamta Daghoughia. Sidi Ouasmin avait eu soin de cacher le « Livre » dans un trou qu'il avait creusé sous sa tête, mais pendant son sommeil, les tolba essayèrent de le lui dérober pour prendre connaissance de son contenu ; ils trouvèrent le trou rempli de liquide. Lui ayant demandé ce que cela voulait dire, Sidi Ouasmin leur répondit : « Cette eau est un *Idam* pour les musulmans ». Croyant qu'il s'agissait de beurre, d'huile ou de miel, ils coururent à leur campement et en rapportèrent tous les ustensiles en leur possession pour puiser de ce liquide : mais ils s'aperçurent que ce n'était que de l'eau salée. Sidi Ouasmin, à qui ils firent part de leur étonnement, leur dit : « Mahomet a dit que l'*Idam* des croyants était le sel ».

C'est à cet endroit que se trouve actuellement la lagune salée, connue sous le nom de lac Zima, dans la tribu des Ahmar. Cette explication de l'origine du lac Zima est assez singulière et, au travers de la légende, on peut retrouver l'importance que le sel qui en provient a, depuis longtemps, pour les tribus du sud du Tensift. La fin de cette légende est tout à fait intéressante : Sidi Ouasmin répartit alors le Maghreb de la façon suivante :

Les Regraga, se composant de 400 *chkima*, et chaque *chkima* comptant 400 *anan* (les *anan* sont les rênes d'un cheval, la *chkima*, le licol), c'est-à-dire au nombre de 160.000 cavaliers, occupaient le pays compris entre l'oued Sabra, Chichaoua, Foum El-Khira, Massa, Assa et le Sous El-Aqça.

Les Beni Dghough avec 75.000 *anan*, sous les ordres de Sidi El Allam, occupaient la région comprise entre l'oued Sabra, le Djebel Inahtou, le Djebel El-Akhdar, Aloua, dans la Tamesna,

le Djebel Taghia, le Djebel Fzaza, Asrarag, Fichtala, Bzou, Demnat et l'oued Nhasser, il faut peut-être lire *Oued Qihra*.

Les Cenhadja, comptant 35.000 *anan*, furent établis dans le pays situé entre l'oued Sabra, Azemmour et Ribat El Fath : ils avaient comme chef Sidi El-Bettan. Les Oulad Bettan étaient en effet les chefs des Cenhadja antérieurs aux Almoravides.

On peut donc retrouver au milieu des obscurités, des invraisemblances et des anachronismes de la légende, le souvenir d'un royaume berbère qui semble être issu des principes de l'Islam et qui se composait des trois tribus des Regraga, des Beni Dghough et des Cenhadja, sous la souveraineté de Sidi Ouasmin Er-Regragui.

Une chose confirme encore l'existence probable de ce royaume qui devait être contemporain de celui des Berghouata, c'est qu'au Djebel Hadid, où se trouve le tombeau de Sidi Ouasmin, et dans le pays environnant, on dit le « tombeau du Sultan Ouasmin ». On peut même être amené à croire que ce personnage a joué un rôle presque prophétique : en effet, dans quelques feuilles manuscrites détachées, sans titre et sans date, qui se trouvent au Ribat de Sidi Chiker, sur le bord du Tensift, et qui sont attribuées au cheikh Abou Ali El-Hasan El-Yousi, il est question des Regraga et de Sidi Ouasmin et son nom est suivi de la formule *Alii Eç-Çalatou oua Es-Salam*. « Sur lui la prière et le Salut », qui est réservée au seul Prophète de l'Islam.

Quel rôle a exactement pu jouer ce Sidi Ouasmin qui a laissé de tels souvenirs, quelle a été l'importance de ce royaume berbère, quelle a été sa durée et quel genre d'Islam était pratiqué par ses habitants ? Autant de questions auxquelles il est jusqu'à présent impossible de répondre. Les formules honorifiques réservées aux personnages prophétiques qui sont restées attachées au nom de Sidi Ouasmin, permettent de penser que de même que Çalih ben Tarif El-Berghouati, il avait dû essayer de profiter pour lui-même du principe de la révélation et qu'il

avait converti les berbères à un Islam qui n'était peut-être pas tout à fait orthodoxe. Il y a dû très probablement y avoir, dans les premiers temps de l'Islam au Maroc, des centres religieux différents formés autour de personnages importants qui cherchaient chacun à exploiter à leur profit la révélation faite au Prophète arabe, en nationalisant cette révélation. De là, au schisme ou à l'hérésie, il n'y avait qu'un pas. La plus importante et la plus puissante de ces hérésies a été celle des Berghouata, qui a duré plus de quatre siècles et qui a disparu définitivement sous les Almohades après avoir vainement cherché à créer une unité berbère par l'extension du principe religieux d'un Islam déformé et berbérisé.

Mais, les Berghouata n'ont certainement pas été les seuls à faire cette tentative, et des luttes ont dû se livrer entre ces royaumes berbères qui tentaient de se former autour du principe de l'Islam. Cela permet d'expliquer la quantité d'anciennes villes et d'anciennes bourgades qui étaient pour la plupart déjà détruites du temps de Léon l'Africain, au seizième siècle et qui, dit-il, « avait été édifiées par les anciens africains ». Les noms de beaucoup d'entre elles sont complètement oubliés, et de quelques autres on retrouve encore le souvenir et quelque fois les ruines. On est donc en droit de croire qu'il y a eu une sorte de civilisation berbère qui s'est développée sous l'impulsion des doctrines musulmanes et qu'il y a quelque chose derrière les légendes. La déformation que ces légendes font subir à la réalité, provient, je crois, le plus souvent, de souvenirs bibliques apportés par les juifs, et livrés à l'imagination populaire par des personnages locaux qui s'en sont servis pour augmenter leur prestige personnel, et satisfaire leurs ambitions.

On retrouve nettement ces souvenirs bibliques dans de nombreuses légendes relatives au culte de Josué, fils de Noun, et dans la croyance populaire rapportée par Léon l'Africain, que le prophète Jonas, après avoir été *transglouty* par la baleine,

fut rejeté par elle sur une plage près de Massa, dans le Sous. De plus, la Çalouat El-Anfas, après avoir rapporté que les Re-graga sont universellement considérés dans la région qu'ils habitent, comme des compagnons du Prophète, ajoute que l'on raconte couramment dans le Sous, que la montagne qui sépare cette province du Sahara, contient les tombeaux de trois prophètes : l'un est Daniel, dont le tombeau se trouve à Tagmout ; un autre appelé Sidi Oualkennas est enterré au sommet de la montagne entre Tazaght et l'oued Asaffan. Le troisième s'appelait Chanaoual : son tombeau se trouve en dehors de la montagne, à Tamedlet, du côté du Sahara : on y voit encore les restes d'une grande ville antérieure dit-on aux Lemtouna, c'est-à-dire aux Almoravides. Ces trois personnages avaient quitté leur pays pour échapper aux persécutions de *Boukhtançar* (Nabuchodonosor) qui tuait les prophètes : ils s'étaient embarqués sur la mer et avaient poussé jusqu'au Ribat Massa. Non loin de là se trouve le tombeau de Sidi Abdallah ben Idris, qui avait reçu de son frère Mohammed, à la mort de leur père Moulay Idris ben Idris, le gouvernement de la ville d'Aghmat et des pays de Nefis, des Maçamida et le Sous El-Aqça.

Ce souvenir des Idrisites vient à propos pour nous éloigner un peu des Re-graga et des berbères de l'Atlas et pour nous rappeler à notre sujet.

Pendant que dans le Maroc central et occidental les berbères fondaient à l'aide des principes musulmans des espèces de royaumes dont le plus important a été celui des Berghouata, ils tentaient au nord, de fonder, avec les doctrines du Kharedjisme Çoufrite un véritable empire avec Meïçara El-Madghari qu'ils proclamèrent Emir El-Moumenin, près de Tanger, en 740. En 757, un autre royaume Çoufrite était fondé à Sidjlamassa au Tafilelt, par Aïsa ben Yazid.

L'arrivée au Maroc en 788 d'un descendant du Prophète, Idris ben Abdallah, le groupement autour de lui d'un certain

nombre de tribus, out eu pour résultat la création de la dynastie Idrisite qui a commencé à unifier les doctrines musulmanes et à débarrasser une partie au moins du Maroc des influences du Kharedjisme et des sectes hétérodoxes. Cette unification a été loin d'être complète, malgré le fameux partage du Maroc vers 860, entre les fils de l'Imam Idris ben Idris. En réalité, il s'agissait moins du partage entre plusieurs frères d'un État déjà constitué, que l'attribution à chacun d'eux d'une partie du pays dans laquelle il lui incombait de faire pénétrer les doctrines musulmanes orthodoxes et l'autorité des Idrisites. Cette espèce de travail de centralisation ne paraît avoir donné de véritables résultats que dans le nord du pays, et particulièrement chez les berbères Ghomara qui occupaient à cette époque la plus grande partie des régions où se trouvent actuellement les Beni Ahsen, les Cherarda, le Gharb, le Khlot, les Djebala et le Rif. Lorsque en 953, les Idrisites furent chassés de Fès par le Zénète Mousa ben Abil Afiya El-Miknasi, ils se réfugièrent pour la plus grande partie chez les Ghomara qui leur restèrent fidèles. C'est là, dans la tribu des Soumatha, que se trouvait la citadelle de Hadjerat En-Neser, le dernier refuge des Idrisites, où est à présent le tombeau de Sidi El-Mezouar, considéré à tort ou à raison comme descendant de Moulay Idris et comme l'ancêtre du fameux cheikh Çoufi Moulay Abdessalam ben Mechich. Autour du sanctuaire de Moulay Abdessalam sont groupées aujourd'hui encore les nombreuses familles qui prétendent descendre de Moulay Idris, et la vénération des Idrisites s'est perpétuée dans toutes les tribus des Djebala sous les différentes dynasties qui se sont succédées. On peut se rendre compte de ce prestige par l'influence dont continue à jouir dans cette région, le chérif Moulay Ahmed Er-Raisouli, descendant de Sidi Younes ben Boubeker, l'oncle de Moulay Abdessalam.

L'action des Idrisites a certainement contribué pour beaucoup à unifier l'Islam dans toute cette région du Maroc, et c'est grâce

à eux que tous les habitants des Djebala et d'une partie des Ghomara et du Rif parlent aujourd'hui uniquement l'arabe ; ils ont un accent berbère assez marqué sans doute, mais les Djebala, particulièrement, ont complètement oublié leur idiome national.

Dans le Sud et dans le Centre, le flot des Cenhadja Lemtouna, autrement dit des Almoravides, remontant du désert avec Abdallah ben Yasin, vers 1050, a détruit les petits états berbères qui s'étaient formés à l'abri du Kharedjisme ou de quelque schisme local : c'est ainsi qu'a disparu le royaume çoufrite des Meghraoua à Sidjlamassa, celui des Rouafid à Taroudant, dans le Sous, que les Maçamida de l'Atlas, de Nefis, de Chichaoua, les Regraga des Haha, les Beni Ifren de Tadla ont fait leur soumission. Les Almoravides s'attaquèrent alors aux Berghouata ; mais, Abdallah ben Yasin fut tué près de l'oued Korifla, où l'on voit encore son tombeau. Malgré ce que dit l'auteur du Raoud El-Kirtas, les Berghouata ne furent pas détruits et les Almoravides semblent avoir dû, comme les Idrisites avant eux, faire une sorte de trêve avec ces hérétiques, pour pouvoir continuer la conquête et la conversion du reste du pays. De 1060 à 1082, Yousef ben Tachefin, le fondateur de Marrakech et le vainqueur de Zalacca, soumit tout le nord du Maroc s'empara de Tanger, des Ghomara, du Rif ; cependant, ni lui ni ses successeurs n'ont pu terminer complètement l'unité religieuse du Maroc, qui n'a été réalisée que par les Almohades : c'est en 1149 qu'Abdelmoumen ben Ali détruisit définitivement les Berghouata ; à partir de ce moment, l'Islam Orthodoxe est la seule religion pratiquée au Maroc et les luttes que se livrèrent entre eux les princes Almohades, celles causées par l'avènement des Mérinides et plus tard des autres dynasties, ne sont plus que des luttes politiques, sans aucun caractère religieux.

L'arrivée de l'Islam a évidemment excité le désir de domination et l'avilissement des tribus berbères par la possibilité de satis-

faire ces deux passions sous un prétexte religieux. Les arabes convertisseurs ont eux-mêmes surtout cherché à percevoir de nombreux impôts sur les habitants du Maroc, convertis ou non, et la première organisation de l'Islam paraît avoir été plutôt une organisation fiscale au profit des prédicateurs de la religion nouvelle qu'une véritable organisation religieuse. Les nombreux abus dans la perception des impôts et leur forme souvent vexatoire et humiliante ont provoqué les soulèvements kharedjites dans lesquels on pourrait facilement retrouver en même temps que le désir des tribus berbères d'échapper aux charges et à la domination des califes d'Orient, celui de certaines d'entre elles de profiter de ces charges au détriment des autres. Il en est résulté, comme nous l'avons vu, la création de nombreux royaumes berbères sous l'impulsion du principe de la révélation, exploité par tous ceux qui avaient la possibilité de le faire. Au milieu de ces petits royaumes schismatiques, étaient restés comme des îlots, les *Ribats*, où l'Islam orthodoxe continuait à être enseigné, et c'est de l'un d'eux, dans le Sous, que sortit Abdallah ben Yasin, qui après avoir converti les Cenhadja du Sahara, les a jetés, sous le nom d'Almoravides sur le Maroc.

Les Almoravides furent les premiers à imposer le rite Malékite, le seul pratiqué aujourd'hui au Maroc ; ils traitaient comme des infidèles ceux qui ne pratiquaient pas l'Islam purement orthodoxe et leur faisaient la guerre sainte, ce qui leur permettait à eux-mêmes de confisquer les biens des vaincus et de leur faire payer de lourds impôts ; un commencement d'unité religieuse en était résulté ; mais un siècle plus tard, une réaction autochtone s'est produite chez les Maçamida, dirigée par Mahommed Ibn Toumert : ses doctrines étaient établies sur le principe de l'Unité de Dieu, le *Tauhid*, par opposition aux tendances panthéistes que le mysticisme venu d'Orient commençait à répandre et qui, chez les populations primitives du Maroc, n'avaient pas tardé à prendre la forme d'une sorte d'anthropolâtrie.

De ce principe de l'Unité divine, les partisans d'Ibn Toumart avaient pris le nom d'Almouahidoun, les Unitaires, les Almohades.

De mêmes que les Almoravides avaient traité les Kharedjites et autres schismatiques comme des infidèles de façon à pouvoir leur faire la guerre sainte avec toutes ses conséquences, les Almohades à leur tour les traitaient en mécréants dont les biens étaient *fay*, c'est-à-dire qu'ils revenaient de droit aux vrais musulmans, qui dans l'espèce étaient les Almohades.

On peut donc affirmer que la question d'argent, pour appeler les choses par leur nom, a joué un grand rôle dans l'Islamisation du Maroc. Les prescriptions religieuses ordonnaient la conquête pour arriver à la conversion ; elles autorisaient la prise de possession des biens des vaincus et l'imposition de lourdes charges à ceux qui refusaient de se convertir ou dont quelquefois on refusait d'accepter la conversion pour pouvoir leur faire payer davantage. Il en est résulté des vagues successives de convertisseurs jusqu'au moment où les Almohades ont réalisé une apparente unité religieuse qui leur a permis de créer une unité politique suffisante pour leurs besoins.

Déjà, sous les Almoravides on voit apparaître cette organisation que l'on a appelé plus tard le *Makhzen* ; mais elle s'est développée surtout sous les Almohades et c'est Abdelmoumen ben Ali qui, le premier, a fait mesurer son immense empire africain qui s'étendait de Gabès à l'oued Noun, afin d'y percevoir le *Kharadj*, c'est-à-dire l'impôt foncier. Nous verrons plus loin comment cette institution a dégénéré progressivement jusqu'à devenir la *naïba* dont la quotité avait fini par dépendre uniquement du bon plaisir.

La puissance des Almohades qui avait créé l'unité religieuse du Maroc, a pendant longtemps maintenu l'unité politique dans leur vaste empire qui englobait tout le Nord-Ouest Africain et l'Andalousie ; mais, à partir de la défaite des Musulmans

à Hiçn El-Oqab (Las Navas de Tolosa), en 1219, leur autorité diminua et quelques années, plus tard, après une période de troubles et de luttes intérieures, les Almohades étaient définitivement renversés par les Mérinides.

Sous cette dynastie, la puissance musulmane continuait à décliner en Andalousie, et sous les Mérinides Beni Ouattas, en 1492, elle en disparaissait complètement avec la prise de Grenade. Déjà, en 1415, les Portugais s'étaient emparés de Ceuta et successivement d'Arzila, de Tanger, d'Agadir, de Mazagan, d'Azemmour, de Safi; en 1496, les Espagnols s'étaient établis à Melilla : en un mot, les chrétiens, après avoir chassé les musulmans d'Espagne, commençaient à pénétrer au Maroc. Devant cette menace contre laquelle les Mérinides d'abord, les Beni Ouattas ensuite, paraissaient impuissants, l'unité religieuse du pays, loin d'être ébranlée, parut au contraire se resserrer davantage. D'autre part, l'unité politique subissait évidemment le contre coup de la diminution du prestige de Makhzen devant l'envahissement de l'étranger. Le sentiment de la défense du territoire de l'Islam devenait dominant et les confréries qui étaient restées confinées dans leurs Zaouïas pendant la période Almohade et une partie du règne des Mérinides, commencèrent à se mêler activement à la vie publique du pays. Depuis longtemps, il y avait tant en Andalousie qu'au Maroc, une lutte entre le corps officiel des Oulama qui enseignaient les pures doctrines orthodoxes et les cheikhs des Zaouïas dont l'enseignement mystique avait toujours certaines tendances panthéistes ; de plus, le Makhzen voyait dans les zaouïas une force décentralisatrice du culte et de l'autorité et favorisait les Oulama à leurs dépens. Devant le mouvement de décentralisation causé par l'arrivée des Portugais, les Mérinides ont créé les Medersas que l'on voit encore aujourd'hui, pour grouper dans les villes et à Fès particulièrement les centres d'enseignement ; c'est alors que, sous le règne d'Abdelhaq ben Abou Saïd, en 1437, le corps de Moulay

Idris ben Idris était miraculeusement retrouvé à la mosquée des Chorfa, à Fès, plus de six cents ans après sa mort. Fès devenait la ville de Moulay Idris, c'est-à-dire la plus importante de toutes les zaouïas. Le Makhzen des Mérinides espérait ainsi augmenter son propre prestige, augmenter en même temps celui de l'enseignement des Oulama et centraliser dans sa main l'autorité religieuse et l'autorité politique.

Rien n'y a fait : le territoire de l'Islam était menacé, envahi même ; le peuple voulait la guerre sainte et y était poussé par les chefs des Zaouïas, qui voyaient dans la lutte contre l'étranger une occasion de se débarrasser du pouvoir central, d'augmenter leur influence et leurs bénéfices et une possibilité de satisfaire leurs ambitions. Ce mouvement religieux pour la défense du pays, correspondait avec l'apparition de Djazouly, qui, ainsi que nous l'avons vu l'année dernière, répandait les doctrines de l'Imam Chadili en même temps qu'il prêchait la Guerre Sainte. Les Mérinides et les Beni Ouattas étaient remplacés par les Chorfa Saadiens, qui après avoir été élevés au pouvoir par les Zaouïas, cherchèrent à s'en débarrasser ; ils furent dans l'obligation de traiter avec un certain nombre d'entre elles en leur donnant divers privilèges, non seulement des exemptions d'impôts pour elles-mêmes, mais même le droit de percevoir l'aumône légale (Zakat et Achour) de certains villages au lieu et place du Makhzen. C'est-à-dire que l'unité religieuse existait bien en ce sens que l'Islam sounnite et le rite Malékite étaient seuls pratiqués au Maroc, mais l'impôt religieux, au lieu d'être versé au seul Bit El-Mal de la communauté musulmane, dont le Sultan est l'Administrateur, le Nadir, se trouvait pour une certaine partie perçu par des Zaouïas qui arrivaient ainsi à constituer jusqu'à un certain point des États dans l'État. Il ne s'agissait pas seulement des Zaouïas du bled Es-Siba du pays insoumis où l'autorité du Makhzen n'existait pas, mais même de celles des régions soumises et auxquelles le Makhzen avait dû accorder

des concessions pour se ménager leur appui. Depuis de longues années le gouvernement marocain a toujours cherché à réduire ces privilèges et la dynastie Alaouite, dans son travail constant de centralisation, les avaient beaucoup diminués. Cependant, lorsque nous sommes arrivés, nous en avons encore trouvé de nombreux exemples.

On peut donc dire que le principe absolu de la centralisation de la Communauté musulmane marocaine, qui a peut être été réalisé au moment de la belle période des Almohades, ne l'a plus été depuis.

Il en résulte que dans la pratique, si l'unité religieuse du Maroc est un fait accompli depuis environ huit cents ans, ainsi que son unité politique, il est certain que les principes religieux ne sont pas appliqués dans toutes les régions avec la même compréhension et qu'ils ont même été souvent détournés de leur véritable sens. Dans le bled Siba, non seulement l'aumône religieuse n'est pas versée au Bit El-Mal et le kharadj établi par l'Almohade Abdelmoumen ben Ali est selon le degré d'indépendance des tribus, une sorte de droit seigneurial ou un droit communal, mais le statut personnel lui-même est souvent déformé par le maintien des anciennes coutumes et le régime immobilier plus encore. La société berbère persiste sous le manteau de la religion musulmane.

Dans le bled El-Makhzen, où le principe de l'autocratie remplace le principe primitif de la communauté, ou l'organisme social fonctionne, ou tout au moins devrait fonctionner conformément aux seuls principes religieux, il s'est produit souvent des abus qui ont provoqué les protestations des Oulama.

Ils n'étaient pas tendres pour les fonctionnaires concussionnaires, les Oulama du temps passé et l'un d'eux, Aboul Hasan Ali ben Aïsa El-Alami, à qui on demandait quelle conduite il fallait tenir vis-à-vis des gouverneurs des tribus et des villes qui gouvernaient injustement et qui exploitaient les gens sur

les marchés et aux portes des villes, etc., a répondu qu'un bon musulman ne devait avoir aucune relation avec des gens de cette sorte, qu'il fallait refuser leurs cadeaux et leurs donations et ne pas partager leurs repas, ce qui est une marque de mépris très grave. Un autre disait que les gouverneurs étaient des pillards contre lesquels on ne pouvait être protégé par personne. Les sultans eux-mêmes n'échappaient pas aux reproches des Oulama.

Le sultan Moulay Ismaïl, malgré son absolutisme, recevait du cheikh El-Yousi une lettre de remontrances très dure : on en retrouvera la traduction à la page 110, du tome IX, des Archives Marocaines.

Parmi les déformations que les besoins des gouvernants et la possibilité de commettre des abus pour les satisfaire, ont fait subir à certains impôts d'origine religieuse, celle éprouvée par le Kharadj mérite d'être signalée.

On sait que le kharadj est en réalité un impôt foncier perçu sur les terres conquises par les musulmans ou dont les maîtres avaient fui. Les tribus arabes établies sur cette catégorie de terres, constituaient la plus grande partie du bled El-Makhzen : les unes acquittaient l'impôt foncier en remplissant des obligations militaires, c'étaient les tribus *Guich* : les autres payaient effectivement l'impôt, c'étaient les tribus dites de *Naïba*. Ce mot de naïba n'est employé au Maroc que depuis la dynastie Saadienne. La véritable origine du mot vient de *Naba*, remplacer parce que les tribus arabes soumises à l'impôt étaient des tribus militaires rayées des registres du Guich et que l'impôt payé par elles servait à entretenir les troupes : cela constituait donc un droit de remplacement : le mot de *kharadj* pour désigner l'impôt foncier a donc été remplacé par celui de *Naïba*. Or, la quotité du Kharadj n'est pas fixée par la loi ; elle est laissée à l'*Idjtihad*, à l'appréciation de l'Imam. Par une fausse interprétation des textes, le Souverain ne fixait jamais la quotité du kharadj devenu la Naïba et cet impôt se trouvait ainsi non plus fixé

rains différents qui se partagent pour ainsi dire l'autorité religieuse qui reste une cependant comme le dogme sur lequel elle est établie.

On sait qu'en principe il ne devait y avoir qu'un seul calife. C'est au moment de l'établissement des Omeyyades à Cordoue, que les Oulama ont admis l'existence de deux Califes « lorsque, disaient-ils, l'éloignement de certains territoires de l'Islam rend impossible l'autorité effective d'un seul ». Le principe de deux Califes est donc régulier pour des régions différentes éloignées l'une de l'autre et dans ce cas seulement. Il est généralement admis que les Sultans de Constantinople détiennent l'ancien Khilafat de Bagdad et de Damas et les Sultans du Maroc l'ancien Khilafat de Cordoue. Quand, à la fin de la dynastie mérinide, les turcs ont occupé Alger, les deux Khilafats se sont trouvés en contact et les turcs ont souvent cherché à étendre leur autorité sur le Maroc, soit en soutenant des prétendants, soit en se mêlant aux intrigues des nations européennes. Le dernier des Mérinides Beni Ouattas, Abou Hassoun, reprend Fès sur les premiers Saadiens en 1554, grâce à l'appui des Turcs d'Alger. Les Saadiens eux-mêmes, tantôt luttent contre les Turcs, tantôt leur demandent leur appui. En 1552, le Sultan Mohammed Cheikh Es-Saadi avait reçu à Maroc Mohammed ben Ali El-Kharrouhi, de Tripoli, qui lui était envoyé comme ambassadeur par le Sultan de Constantinople, Soliman le Magnifique, pour fixer les limites entre les États d'Alger et le Maroc. Pour lutter contre son neveu Mohammed ben Abdallah ben Mohammed Cheikh, Abdelmalek va à Constantinople demander l'appui du Sultan Amurat III, et c'est en grande partie aux secours qu'il en reçoit qu'il doit de remporter le 4 août 1578, la fameuse victoire de l'oued El-Mkhazen contre son neveu aidé par le roi Sébastien de Portugal. Le successeur d'Abdelmalek, son frère Ahmed El-Mançour, informe de cette victoire le Sultan de Constantinople qui lui adresse des félicitations. Des ambassades et

des cadeaux sont ensuite échangés entre les deux souverains.

Vers 1625, le Sultan Saadien Zidan envoie dix quintaux d'or au Sultan de Constantinople pour obtenir son appui.

Au commencement de la dynastie Alaouite, les intrigues européennes deviennent plus précises. Un chef de guerre sainte, Ahmed Ghaïlan, soutenu par les Espagnols contre les Portugais et les Anglais qui occupaient Tanger, par les Anglais contre les Espagnols qui occupaient Larache, avait fini par s'allier avec les Anglais : ceux-ci l'appelaient « Prince de la Barbarie Orientale » et cherchaient à l'opposer à Moulay Rechid qui, par l'intermédiaire de Roland Fréjus, correspondait avec Louis XIV. Battu par Moulay Rechid, Ghaïlan s'enfuit à Alger et en revint avec des subsides et des armes ; mais il fut tué par Moulay Ismaïl à El-Qçar El-Kebir.

Une fois la dynastie Alaouite définitivement établie et les espérances que les turcs pouvaient avoir de s'étendre du côté de l'Ouest devenant irréalisables, les relations ont repris entre le Maroc et Constantinople. Le 29 juin 1697, dix personnages arrivaient de Constantinople porteur d'une lettre du Sultan Mouçtafa ben Mohammed à Moulay Ismaïl pour lui demander de faire la paix avec les Turcs d'Alger. C'est alors que les frontières du Maroc furent fixées à la Tafna.

En 1785, Sidi Mohammed ben Abdallah écrivait au Sultan de Constantinople Abdelhamid pour lui demander de ne pas donner asile à son fils Moulay El-Yazid qui s'était révolté contre lui.

La même année, le même Sultan écrivait encore à Abdelhamid pour obtenir de lui la liberté d'une parente du roi d'Espagne, prise par les pirates d'Alger. Le roi d'Espagne lui avait demandé son intervention et Sidi Mohammed ben Abdallah s'était adressé au dey d'Alger qui n'avait tenu aucun compte de sa demande. Le Sultan de Constantinople lui faisait envoyer la captive sans rançon.

L'année suivante, des ambassades et des présents étaient échangés entre les deux Sultans.

Depuis l'occupation de l'Algérie par la France, les relations officielles du Maroc avec la Turquie paraissent avoir cessé ; d'autre part, une frontière de 1.200 kilomètres avec un État chrétien constituait forcément pour le Maroc une menace qui devait être exploitée par les puissances européennes qui cherchaient non seulement à empêcher notre extension vers l'Ouest mais aussi à maintenir une certaine fermentation en Algérie. En un mot, le Maroc devait constituer un foyer d'agitation qui pouvait être employé contre nous et beaucoup avaient intérêt, pour augmenter leur influence sur les Sultans, à nous représenter comme un perpétuel danger que leur intervention pouvait neutraliser.

C'est ainsi qu'en 1844, après la bataille de l'Isly, l'Angleterre intervenait pour nous arrêter, comme elle est intervenue d'ailleurs vis-à-vis de l'Espagne, après la bataille d'Ouadras en 1860 pour faire signer la paix. Il est résulté de ces interventions de l'Angleterre qu'elle jouait au Maroc une espèce de rôle protecteur. Le peuple marocain, dans sa manière simpliste, exprimait l'impression que lui donnait cette situation, en disant que l'Angleterre était *Naïb du Sultan*, c'est-à-dire son tuteur ou plus exactement son défenseur.

Il semble bien que c'est à l'influence anglaise que l'on peut attribuer la première tentative de la reprise des relations entre Constantinople et le Maroc. En 1878, le Sultan de Constantinople Abdelhamid envoya un ambassadeur secret à Moulay El-Hasan avec une lettre autographe pour arriver à un groupement de l'Islam contre la Chrétienté. Cet ambassadeur s'appelait Ibrahim Es-Senousi : il était originaire de Fès. Après avoir vécu à Tunis et au Caire, il avait été envoyé à Alexandrie par El-Hababi, agent du Maroc en Égypte : là, il avait fait connaissance de Mohammed Dhafer Pacha qui l'avait recommandé à Abdulhamid.

Mais Ibrahim n'était à Fès qu'un assez humble personnage et il ne put obtenir une audience de Moulay El-Hasan que sur l'intervention de Sir John Drummond Hay, ministre d'Angleterre à Tanger.

Moulay El-Hasan accepta les cadeaux d'Abdulhamid, lui en envoya d'autres, mais une question d'étiquette enleva toute valeur à sa réponse à la lettre apportée par Ibrahim Es-Senousi. Moulay El-Hasan ne voulait pas mettre son sceau en bas de sa réponse, ce qui eut été un signe d'infériorité ; il ne voulait pas non plus, par courtoisie, le mettre en haut : dans le doute, il ne le mit pas du tout, de telle sorte que sa lettre n'avait aucun caractère officiel.

A partir de 1880 environ, le prestige anglais au Maroc commence à diminuer, devant la politique allemande, à la fois pangermaniste et panislamique. C'est en 1873 que l'Allemagne envoya au Maroc son premier représentant, M. Weber, qui avait été Consul Général en Syrie où il avait connu Abdelqader et ses fils. M. Weber était venu à Tanger avec un interprète Syrien, Mançour Melhameh. Ils s'employaient, non pas à un rapprochement des deux Sultans, mais plutôt semble-t-il, à diriger les sentiments des populations marocaines vers le Sultan de Constantinople et à faire entrer le Maroc dans le Panislamisme turc d'Abdelhamid.

Des relations s'étaient d'ailleurs maintenues entre Constantinople et certains personnages du Makhzen marocain d'une façon assez originale. On sait que depuis longtemps il y a des esclaves circassiennes dans le harem des Sultans du Maroc. L'abolition de l'esclavage en Europe, les mesures prises pour empêcher le commerce et le transport des esclaves, l'occupation de l'Algérie, étaient autant d'obstacles à cette tradition. Pour surmonter ces difficultés, les Sultans du Maroc envoyaient à Constantinople des personnages officieusement accrédités qui, par l'intermédiaire d'une matrone, achetaient les jeunes filles destinées au harem et pour pouvoir les ramener sans encombre, épousaient

la matrone et faisaient passer leurs achats pour leurs filles.

C'est ainsi qu'en 1873, un personnage de Tétouan, le Hadj El-Arbi Bricha, a été envoyé à Constantinople par le grand Vizir Si Mousa, le père de Ba Ahmed, pour alimenter le harem de Moulay El-Hasan qui venait de monter sur le trône. Ce voyage correspondait avec l'arrivée à Tanger du premier plénipotentiaire envoyé par l'Allemagne. Est-ce un simple coïncidence ou le résultat de négociations et d'intrigues, il sera toujours difficile de le savoir : ce qui est positif, c'est qu'à partir de ce moment, on trouve à Tétouan, où habitait la famille Bricha, qui y avait une grande influence, un parti turc composé des principaux personnages de la ville et auquel se rallièrent les familles algériennes qui avaient émigré pour échapper à notre domination. Ce parti avait des ramifications à Fès où se trouvaient d'autres familles d'émigrés, de *mouhadjirin*, et jusque dans le Makhzen lui-même. Le principe sur lequel se basait ce parti était le suivant : « Lorsque l'Émir est impuissant à défendre la Communauté musulmane dont il a la charge, contre l'ingérence des infidèles ; il appartient à cette Communauté de se placer sous l'autorité d'un autre Émir capable de la défendre ».

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que cette question d'indépendance tient certainement la première place dans les préoccupations musulmanes. On a pu s'en rendre compte par l'intérêt avec lequel les marocains ont suivi et suivent encore l'action de Mouçtafa Kemal et plus près de nous, celle de ben Abdelkerim El-Khattabi, dans le Rif. L'un et l'autre représentent aux yeux des marocains, dans des proportions différentes, la force et l'indépendance de l'Islam. On ne saurait se figurer à quel point Abdelkerim, qui nous paraît un personnage d'une importance purement locale, est cependant populaire dans l'Islam entier, parce qu'il reste indépendant. Il n'y a pas longtemps, j'ai eu l'occasion de lire deux journaux de la Mecque, El-Talah et El-Kibla. Tous les deux parlent d'Abdelkerim, qu'ils appellent l'Émir

Abdelkerim, avec la plus grande admiration ; ils le donnent en exemple à tous les Musulmans qui, disent-ils, doivent l'encourager et le soutenir de toutes les façons.

Tout cela est sans doute plus théorique, plus spéculatif, plus sentimental si l'on veut qu'autre chose, mais c'est ce sentiment dont il faut que nous soyons bien pénétrés.

La force de l'Islam consiste justement dans cette unité qui joint dans un même sentiment toutes les contingences locales les plus différentes et parfois même les plus contradictoires. Ce sentiment supérieur à tout, c'est la foi musulmane qui ne tient compte ni des différences de races, ni des institutions politiques et sociales, ni des applications différentes de la Loi. L'Islam marocain n'est pas un Islam particulier : c'est une partie de l'Islam un et il participe comme toutes les autres parties de cet Islam dans le monde, à la solidarité qui unit quand même et malgré tout près de 300 millions de musulmans. Il y a là un fait qu'il ne faut pas oublier.

En lui-même l'Islam marocain reste un également, malgré toutes les causes de divisions que je vous ai indiquées, malgré toutes les compartimentations et tous les partages sociaux ou politiques : il est un avec son **Émir El-Moumenin**, le chef de la Communauté musulmane de l'Extrême-Occident, que sa proclamation a rendu devant Dieu seul responsable de tous les Musulmans du Maroc.